

ens Chabert et Joffrin. Chose curieuse, pas une oratrice dans cette assemblée convoquée pour préparer l'affranchissement de la femme!

Le citoyen Chabert a révélé l'échec complet des tentatives faites pour former des associations, des chambres syndicales de femmes. Pénétré de son devoir, il n'a pas hésité à déclarer que cet insuccès a pour cause le caractère "essentiellement jaloux, défiant et agressif des femmes," leur penchant au dénigrement, etc., etc. Sous cette averse de gracieux compliments, la partie féminine de l'auditoire a triégné sans le moindre enthousiasme. Le citoyen Chabert, inflexible et barbare, a appelé la présidente en témoignage; et celle-ci, la citoyenne Wiguska, a répondu avec tristesse, mais avec héroïsme, qu'en effet la discorde a rompu toutes les associations féminines.

Que faut-il faire alors? Réformer la femme, parbleu! conclut le citoyen Chabert. Les femmes sont encore dans l'état d'enfance, et c'est pourquoi elles se querellent. On ne peut encore leur donner le droit de vote. Il faut d'abord faire leur éducation sociale et politique. Et cependant le citoyen Chabert a découvert qu'elles ont des facultés intellectuelles "au moins égales à celles des hommes," et la preuve, c'est qu'elles savent prendre un ascendant extraordinaire sur leurs enfants! Quelle surprise!

Ainsi les femmes ont une aptitude particulière pour élever les enfants! Qui donc avait vu cela, ou s'en était douté, ou n'était point persuadé du contraire? Mais si grandiose que soit cette découverte, elle est incompatible avec les principes révolutionnaires. Il n'est pas admissible qu'un sexe possède une supériorité quelconque sur l'autre. L'essence de la Révolution, c'est l'égalité. Il faut que les femmes et les hommes aient les mêmes aptitudes et les mêmes devoirs; ou plutôt l'égalité veut qu'il n'existe plus ni hommes ni femmes, mais des êtres semblables, capables de voter, de proposer, de légiférer. Est-ce un progrès?

La femme, a dit un grand écrivain, est le lien le plus puissant de l'état social et elle exerce une influence suprême sur les mœurs et sur les civilisations. Mais si elle usurpe le rôle de l'homme, elle intervertit l'ordre social, au préjudice même de la femme et au détriment des mœurs.

L'homme est doué de la force et est chargé des durs travaux comme des rudes labeurs de la pensée. Mais Dieu a donné à la femme la grâce, la tendresse et la douceur. Ce sont les qualités qui caractérisent ses facultés. Elle est la conseillère et l'appui de son mari.

Sa mission est de charmer l'existence, de embellir de doux rêves; et, ange du foyer, elle efface les traces des chagrins et des douleurs. Illusion de tous les cœurs, but de tous les efforts, baume de tous les malheurs, elle attire, encourage et console la pauvre humanité. Que faut-il de plus?

Pour cela, il faut des qualités, des mérites, de l'esprit, du cœur et de la dignité. Bien des femmes, méconnaissant leur dignité, ne savent pas inspirer la considération, je dirai même la vénération qu'on doit avoir pour elle.

Qu'elle reste dans son rôle, qu'elle accomplisse sa mission et elle n'aura rien à envier à personne.

FERNAND.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Daniel.

L'œuvre des Jeunes Gens.

La jeunesse est une fleur délicate qui demande un lieu sain et l'air pur pour ne pas se flétrir. Ainsi élevée dans un milieu où ne pénètre pas le souffle vicié des mauvaises doctrines, cette fleur délicate en répandant l'arôme des vertus et elle fera l'ornement de la société.

La société est donc intéressée à protéger cette fleur dont elle aura besoin plus tard, ce jeune arbrisseau qui, en grandissant, la protégera à son tour de ses rameaux bienfaisants.

La jeunesse, c'est l'espoir de la patrie. Les jeunes gens ce sont les hommes de l'avenir. Ils seront à la fin de leur carrière ce qu'ils auront été au début de leur vie. Si vous avez une jeunesse entourée de soins, vous aurez une vieillesse remplie de mérites. Ayez des jeunes gens studieux et vous verrez des hommes savants.

Mais si vous passez votre jeunesse dans l'oisiveté ou les plaisirs frivoles, vous ferez des hommes insignifiants, des nullités et la plupart du temps des citoyens nuisibles à la société.

Le moyen d'obtenir ce bien que tout le monde désire, et d'éviter ce mal, que chacun doit conjurer, c'est de procurer aux jeunes gens l'avantage de s'instruire, de se former à l'étude et de puiser des principes qui auront l'influence la plus salutaire sur leur avenir.

Pour cela, il faut donc une bibliothèque, ce qui manque à la jeunesse. Mais elle l'aura; car les jeunes gens ont compris eux-mêmes ce qui leur fallait. Ils l'ont demandé avant que leurs aînés eussent même songé à leur offrir.

Il se produit à l'heure qu'il est, dans la paroisse Saint-Jacques, à Montréal, un mouvement des plus patriotiques qui a pour but de fonder une bibliothèque pour l'usage des jeunes gens. Et ce sont les jeunes gens eux-mêmes qui sont à la tête de ce beau mouvement. Honneur à cette jeunesse qui comprend si bien ses intérêts!

Nous avons vu passer bien des générations dans notre ville et nous n'avons jamais vu la jeunesse déployer tant d'activité, de zèle et d'empressement pour une cause si belle. Sachons favoriser une entreprise si généreuse, des goûts si nobles et des aspirations si dignes.

Tout le monde comprend l'importance qu'il y a de voir réaliser ce projet destiné à accomplir tant de bien. Tous les citoyens sont intéressés à la formation d'une bibliothèque qui sera un point de ralliement pour la jeunesse, un arsenal où elle trouvera des armes pour combattre les bons combats. En lisant des livres instructifs, elle puisera les connaissances nécessaires pour réussir dans les différentes carrières qu'elle embrassera.

Ce que le public fera pour cette œuvre, il le fera dans l'intérêt des professions comme dans celui du commerce, de l'industrie, des arts et métiers qui en bénéficieront; il le fera dans l'intérêt de la société sur laquelle rejaillit toujours la gloire des citoyens; enfin il le fera dans l'intérêt du pays qui a besoin d'hommes capables.

Pour avoir une génération forte, intelligente et utile à la société, il faut commencer par instruire la jeunesse. L'espoir de la moisson est dans la semence.

Ce mouvement origine de la Congrégation des jeunes gens de la paroisse Saint-Jacques, confiée à la direction de M. l'abbé Maillé, dont le zèle pour la jeunesse est sans bornes.

Il y aura d'abord un bazar au profit de l'œuvre, dans la salle de l'Union St-Joseph, sur la rue Ste-Catherine, qui commencera samedi, le 18, pour se terminer le 26. Ce projet doit rencontrer les sympathies de tout le monde. Tous les jeunes gens, les hommes et les mères de famille, doivent travailler au succès de cette œuvre toute patriotique.

DEVOUEMENT.

Je n'ai pas besoin de vous dire, chers lecteurs, que depuis quelques jours le temps s'est mis au froid. D'ailleurs, c'est la saison, il faut s'y conformer, bien un peu malgré soi, mais qu'importe.

Avec l'automne, avant-garde de l'hiver, il faut en rabattre un peu sur ces illusions et se mettre le mieux possible en rapport avec la cruelle réalité du moment. Il faut songer à la misère qui va bientôt nous assaillir de tous côtés, à la pauvreté du peuple, obligée d'avoir recours aux sociétés de bienfaisance afin d'en obtenir un peu de bois sec pour alimenter la flamme du foyer qui menace de s'éteindre, et puis en passant dans un ordre de choses moins élevé à ces chers petits moineaux dont l'aile frissonne au contact d'une trop forte gelée. Partout l'abandon, partout la désolation, partout la souffrance!

Et tenez, moi qui vous parle dans le moment je viens d'être témoin d'une petite scène qui me fait inaugurer bien mal de cet hiver. C'était bien triste et je m'en sens encore le cœur bien gros.

L'autre soir, je m'en allais, comme d'habitude, faire un petit bout de promenade dans les rues de la ville. J'aime à me délasser après mes heures de bureau, à laisser mes pensées suivre une route plus ou moins chimérique. J'aime à méditer. L'heure de la méditation est une heure sacrée, c'est la confrontation de l'homme avec ses pensées, c'est l'abîme de notre cœur qui s'entreouvre pour mettre à nus nos sentiments les plus cachés, c'est un face-à-face avec soi-même.

Je marchais donc et je songeais qu'ici-bas, il serait bien pénible, si Dieu n'avait pas mis à côté de la douleur l'espérance qui nous aide à l'envisager d'un œil serein.

Tout à coup aux détours des rues Sherbrooke et Visitation, un bruit de conversation frappa mon oreille. Les voix semblaient être tout proche de moi. Je m'avançai discrètement et jetai un regard à l'endroit d'où sortaient les paroles. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver deux petits êtres qui gesticulaient dans l'ombre, trop entiers à leur entretien pour s'apercevoir de ma présence. C'étaient une petite fille et un petit garçon. La fillette avait les épaules et la tête entortillées dans un vieux châle qui la garantissait un peu du froid. Ses yeux brillants mais affectés par une certaine teinte de mélancolie dénotaient chez elle une grande énergie. Elle était adossée à la muraille, les mains glissées sous ses manches, un peu courbée et semblait attendre un arrêt de vie ou de mort de la bouche du gamin qui, la casquette penchée sur l'oreille, la lèvre ironique, la prunelle vive et animée, la fixait étrangement tout surpris de se trouver là.

Pauvre petite créature, que pouvait-elle donc lui vouloir à ce bambin? Qu'était-elle venue faire dans cette partie de la ville, exposée au froid, à la pluie et à toutes sortes de dangers? Est-ce que ses parents ne veillaient plus sur elle? Était-elle donc orpheline?

J'attendais avec anxiété le mot de l'énigme. Ninette (la petite s'appelait Ninette) était alors en conversation très animée avec le gamin, ce qu'elle lui dit, je vais vous le rapporter en peu de mots.

Sa pauvre mère venait de lui donner une petite sœur et était malade et souffrante. Depuis deux jours, pour toute nourriture, elle n'avait eu qu'un peu de bouillon, qu'une voisine charitable lui avait apporté.

C'était bien morne dans cette mansarde, c'était bien triste cette nouvelle née que l'haleine maternelle seule réchauffait, qui sur le seuil même de la vie se trouvait face à face avec ce squelette hideux qu'on appelle la faim. Le père, un de ces êtres sans entrailles qu'une malheureuse passion de la bouteille avait fait descendre au niveau de la brute avait oublié qu'il avait une femme, un enfant